

RACHEL LAVERDURE

# Gloriole à vendre

PRIX RÉVISÉ

ROMAN



LES ÉDITIONS  
**Sémaphore**



**Gloriole  
à vendre**

Les Éditions Sémaphore  
3962, avenue Henri-Julien  
Montréal (Québec)  
H2W 2K2

 514 281-1594

info@editionssemaphore.qc.ca  
www.editionssemaphore.qc.ca

ISBN : 978-2-923107-07-3 (PAPIER)

ISBN : 978-2-923107-40-0 (PDF)

ISBN : 978-2-923107-41-7 (EPUB)

© Les Éditions Sémaphore et Rachel Laverdure, 2008

Dépôt légal : BAnQ et BAC, premier trimestre 2008

Diffusion Dimedia  
www.dimedia.com/

Distribution du Nouveau-Monde  
www.librairieduquebec.fr/

*Couverture :*

Marie-Josée Morin  
m-j.morin@entrep.ca

*Éditions électroniques :*

Jean Yves Collette  
jycollette@vertigesediteur.com

RACHEL LAVERDURE

# Gloriole à vendre

PRIX RÉVISÉ

ROMAN



LES ÉDITIONS

Sémaphore



*L'œuvre est le masque mortuaire de la  
conception.*

WALTER BENJAMIN

*Pour n'obtenir que la renommée de son  
père, il faut être plus habile que lui.*

DENIS DIDEROT,  
*Le Neveu de Rameau*



17 mai

**D'ABORD, L'ODEUR M'ALERTE.** Puis, un bruit ténu de crépitement provenant du corridor. Enfin, un gaz fuligineux déferle dans ma chambre, désembrume mon cerveau et me réveille tout à fait. Tous mes sens s'aiguillonnent soudain devant la gravité de la situation.

La maison est en feu.

L'affolement me gagne, mais il est aussitôt endigué par un solide sens pratique hérité de mon père. Les flammes lèchent déjà la cage d'escalier. Pas question de chercher minet, de faire l'inventaire des meubles à sauver ou de maudire les piles à plat de l'avertisseur. Je dois agir vite et penser d'abord à sauver ma peau. Un coup d'œil à la fenêtre me rassure. La voie est encore praticable et sécuritaire. Je n'ai qu'à ouvrir le châssis, m'engouffrer par l'ouverture et atteindre le toit du porche puis descendre en m'agrippant aux briques décoratives en saillie.

Mais auparavant, je le sais, il me reste une chose à faire. Je sors dans le corridor et accède au bureau en un éclair. Je respire le moins possible pour éviter de suffoquer à travers cette fumée opaque. Avec soulagement, je repère le porte-documents encore intact sur la table. Les rideaux contigus commencent déjà à s'embraser. Je saisis l'étui de cuvette et me précipite de nouveau vers ma chambre, conscient de ma témérité. L'issue, envisagée un moment plus tôt, est compromise par des flambées extérieures en contre-bas. J'hésite et après un bref calcul, je choisis de me lancer dans le vide une fois rendu à mi-chemin du toit de l'entrée. En serrant mon butin contre moi, je saute, roule sur le gazon et me relève à peine étourdi.

Je m'éloigne jusqu'au trottoir pour contempler la maison familiale se consumer sous mes yeux. La brigade des pompiers arrive, annoncée par le fracas de sa sirène. Je les observe s'appliquer à leur travail. De multiples jets d'eau giclent en cascade sur ce cottage cossu. Mais la virulence de l'incendie et son

expansion favorisée par des vents sud-ouest laissent présager une perte à peu près totale. Par chance, ma mère assiste à un colloque. Elle est à l'extérieur. Je dois à tout prix la contacter.

18 mai

**J'AI PASSÉ LA NUIT** à l'hôtel. J'y ai déniché du papier et un crayon avec lesquels j'ai pu commencer ce journal. Ma mère m'y a rejoint ce matin. Elle est dévastée par le sinistre. Sa maison est associée à tant de souvenirs. Péniblement, elle rassemble ses forces pour voir aux choses pressantes. Nous logerons chez sa sœur à quelques rues d'ici. Celle-ci doit revenir d'Europe dans trois jours avec son mari. Ils nous hébergeront avec plaisir le temps de trouver un appartement. Pour ma mère, l'incendie n'a fait que précipiter les événements. Elle n'entendait pas demeurer longtemps dans cette maison trop vaste et exigeante à entretenir après mon départ imminent. Pour moi, mes plans restent inchangés. Mon bail est déjà signé et j'emménage au début du mois de juillet dans un trois et demi aux confins du quartier de mes rêves. Très in comme secteur. C'est un demi-sous-sol, mais compte tenu du prix, je ne pouvais espérer mieux.

Je ne pleure pas grand souvenirs, guenilles ou bibelots ayant péri dans l'incendie. Grâce aux assurances, je n'aurai aucun mal à renouveler ma flotte d'appareils électroniques. Je vais pouvoir me rééquiper en CD neufs, en DVD, en caméra numérique, en portable ou en télé à écran au plasma. Du reste, en énumérant ces bijoux de la technologie, je suis conscient que tout cet arsenal paraîtra dépassé d'ici au plus dix ans. Au fond, la technologie sert avant tout le narcissisme de l'être humain. Ce qu'il désire au-delà du iPhone, du iPod, du GPS et *tutti quanti*, c'est la quête d'un statut, d'un positionnement social qui le maintient toujours en amont par rapport aux autres. Un statut bien précaire et à regagner constamment. Ivan Illitch avait été visionnaire lui qui pestait contre l'hégémonie de l'automobile et des autres moyens de transport trop rapides. Il en avait révélé les véritables coûts et calculé qu'en prenant compte du temps moyen passé à travailler pour faire l'acquisition d'une automobile et payer tous les frais rattachés (et non uniquement le temps passé au volant), la vitesse du bolide était réduite à... 6 км/ч! Ce constat des années 1970 doit être assez inchangé aujourd'hui. Pour ma part,

le travail que j'exerce exige l'utilisation d'une auto, mais j'évite d'en faire un prolongement de moi-même. Mon attachement aux biens matériels est ténu. Aussi, je ne peux songer à aucun objet irremplaçable ou sentimentalement chargé qui aurait été emporté par le feu. Il en va autrement pour ma mère : elle est inconsolable.

Ses photos, pour la plupart non enregistrées sur support numérique, ont été réduites à néant. Elle avait au moins trente albums numérotés et alignés bien proprement sur l'étagère du salon. Toute sa vie et celle de ses proches étaient capturées, immortalisées sur pellicule, sans compter les cassettes VHS, super huit et autres antiquités qui complétaient le lot. Je l'entends encore me répéter : « Ah ! s'il fallait que l'on passe au feu, ce serait un désastre ! Demain. Demain, sans faute, je vais m'atteler à la tâche et faire faire des copies de mes albums que je laisserai chez ma sœur ! » Elle s'en mord les doigts aujourd'hui. Sa négligence la prive de ses biens les plus précieux. Les résultats de ses recherches en généalogie aussi ont été détruits. Des années à farfouiller sur internet ou dans les registres de la paroisse. Elle avait accumulé des tonnes de renseignements sur ses aïeux, fait des recoupements, à l'aide de vieilles photos et de contacts avec de lointains cousins, etc. Au fond, sa passion pour la photo et celle pour ses racines sont complémentaires. Ma mère suit l'air du temps en s'adonnant à ces loisirs de plus en plus répandus.

J'ai toujours eu du mal à saisir les motifs de son engouement. Je l'observais par moments, dans les fêtes de famille tout particulièrement, où elle s'escrimait à rassembler tout le monde, à les poser dans l'escalier de l'entrée en leur assignant chacun une place pour immortaliser le moment ou à prendre des clichés des plats servis au restaurant, de ses tulipes en inflorescence, de la nouvelle coiffure de son gendre, ou même de ses ongles d'orteils fraîchement manucurés. Avec elle, tout faisait office d'événement et chacun valait un portrait. On eut dit que cette obsession du cliché donnait un sens à sa vie, la hissait au rang de gardienne des mémoires. Elle serait un témoin de son époque ou, de façon plus étroite, une prêtresse du culte des ancêtres et de la parenté, venue sur terre pour soigner, entretenir les liens filiaux et assurer leur pérennité au moyen de l'image, de la trace visuelle, grâce à toutes ces archives photographiques qu'elle comptait laisser en héritage.

Moi, j'essaie de ne pas trop penser au peu que j'ai perdu. Je me réjouis de ce que j'ai sauvé. Un paquet de plus de trois cents feuilles lignées de format 8,5 par 11, un peu jaunies. Maculées d'une fine écriture serrée, reconnaissable entre toutes, elles valaient, pour moi, tout l'or du monde.

19 mai

**MA MÈRE M'INQUIÈTE** un peu. Je ne l'ai pas vue ainsi depuis la mort de mon père il y a quatorze ans. J'ai beau la raisonner, insister sur le caractère strictement matériel des pertes, elle me regarde en secouant la tête d'un air piteux. Je lui souligne avec un enthousiasme forcé que le minet est sain et sauf. Elle se contente de hausser les épaules. Je la trouve ingrate envers ma tante qui a accepté d'héberger aussi le chat en dépit de ses allergies.

Il semble qu'un flot de souvenirs rejaillit en elle à travers cette épreuve. Je la rassure, lui répète pour une troisième fois : Solène a été prévenue. Je l'ai jointe hier, à Vancouver. Ma sœur aînée va venir passer quelques jours avec nous, hébergée aussi par notre tante. On va se retrouver en clan, en famille, comme avant. Je lui parle de son petit-fils qui doit naître dans quatre mois, de son noble statut de grand-mère. Habituellement, l'évocation de ce sujet la comble de bonheur, mais pas aujourd'hui. Son petit-fils va vivre à l'autre bout du pays, me rétorque-t-elle sèchement et ce ne sont pas les quelques visites annuelles rendues à sa fille ou que s'accordera Solène qui tisseront des liens très profonds entre elle et cet enfant. La proximité et les échanges fréquents sont nécessaires pour établir et consolider le sentiment d'attachement. Je ne sais quoi répliquer et finis par lui donner raison.

En ce moment, son regard lointain est résolument porté vers jadis. Si je me laisse aller, moi aussi, je vais plonger dans la nostalgie. On n'y échappe pas toujours, mais pour avancer, il est impératif de s'en affranchir.

— Te souviens-tu ? commence-t-elle...

Non, non, elle ne va pas encore ressasser les cendres de notre drame intime, de notre dérisoire tragédie domestique !

Évidemment, je m'en souviens. Comment pourrait-il en être autrement ? Chaque jour, chaque matin nouveau, je pense à lui. Je n'arrive pas à me l'extirper de l'esprit, même après quatorze ans. Et si j'y parvenais, j'aurais encore à

composer avec ceux qui se chargent de me le rappeler. Ses anciens élèves de théâtre, le tenant en haute estime pour la plupart, ses amis nombreux, des collègues, des acolytes de différentes activités, fondations ou projets communautaires dans lesquels il s'était impliqué sans compter les membres de sa famille ; tous citaient son nom périodiquement telle une balise dans son domaine et une référence dans le genre humain en général.

Oui, je me souviens. Je me souviens de ce soir funeste où il est descendu par le grand escalier du hall d'entrée, d'un pas mesuré. Avec sa superbe à la Norma Desmond dans *Sunset Boulevard*, il a foulé une à une les marches, jusqu'à la première puis, au moment de poser le pied au sol, il a vacillé légèrement, son regard a fléchi comme saisi par l'étreinte de la douleur soudaine et il s'est mollement laissé choir sur le plancher devant moi et ma sœur, aux premières loges de cette scène, car nous arrivions tout juste de l'extérieur et refermions la porte. Il ne s'est jamais relevé. Les ambulanciers ont fait leur possible, tout comme les pompiers de l'autre jour, mais en vain. L'infarctus était massif.

J'ai souvent repassé ce film dans ma tête et au moment de sa chute, qui me sembla interminable et incongrue pour une telle force de la nature, je pense au Petit Prince. Après la morsure du serpent, il tombe lui aussi de la même façon, dans l'aquarelle de Saint-Ex, avec cette souplesse dans le geste et surtout cette espèce d'abandon si déchirant par le doute, la stupeur qu'il semble soutenir.

Ma mère, hantée par ses souvenirs, revenait avec insistance sur le déroulement des événements, comme si ses réflexions pouvaient changer quoi que ce soit. Papa s'était changé dans sa chambre et avait troqué sa tenue de détente pour des pantalons propres avant de redescendre. Avait-il perçu des signes avant-coureurs, ressenti des douleurs suspectes l'incitant à se rendre à l'hôpital ? Ça lui ressemblait de ne vouloir alarmer personne en ne se confiant pas, de prendre les devants pour consulter, mais en solo. Malgré ses penchants grégaires et sociaux, il avait une conscience aiguë de ces trois moments de l'existence où l'on est résolument seul ; la naissance, la souffrance et la mort.

21 mai

**NOUS SOMMES** chez ma tante désormais. Son accueil est chaleureux et plein de compassion. Personnellement, je pourrais me passer de ce dernier sentiment, mais ma mère, elle, l'apprécie sûrement. Ma sœur doit arriver ce soir. Je ne saurai trop quoi lui dire, comme toujours, mais je suis néanmoins content de la voir. Elle et moi avons suivi des chemins assez différents. Elle est agronome ; je suis agent d'immeubles. Elle vit en banlieue de Vancouver dans un coquet bungalow et entend fonder une famille de trois enfants avec son mari ingénieur ; je déménage dans un demi-sous-sol, les marmots me pèsent et je ne vois pas pourquoi je me presserais de trouver l'âme sœur avec laquelle s'introduira nécessairement l'ère du compromis.

Les meilleurs moments passés ensemble sont ceux consacrés à la remémoration de la figure paternelle. Encore lui ! Il est intéressant de constater à quel point les souvenirs des uns ne recoupent pas ceux des autres. Par bribes et de façon parfois décousue, je redécouvre au contact de ma sœur des aspects moins connus ou certaines anecdotes au sujet de notre père. Son statut d'aînée lui confère un avantage : elle l'a connu trois ans de plus que moi.

C'était un personnage assez grandiose, décédé trop tôt. Aussi, il m'est salutaire de déserrer enfin le giron familial. En déménageant, je m'affranchis de ce fantôme, de ce modèle, je quitte un lieu hanté. Je me garde bien de partager ces réflexions avec ma mère et, en un sens, je ne vois pas cet incendie comme une calamité. Il permet, au contraire, de mieux faire table rase du passé, de partir sur de nouvelles bases.

Il reste pourtant ce fameux manuscrit.

23 mai

**MA MÈRE VA UN PEU MIEUX.** Tante Léa lui a offert des doubles de toutes ses photos la concernant ou susceptibles de l'intéresser. À leur contact, sa mémoire paraît s'apaiser. Elle reconnaît des moments clefs de son existence. Ce faisant, elle se réapproprie sa vie. Ironiquement, ces artefacts en deux dimensions lui insufflent de la vigueur, lui redonnent son relief.

Ma sœur et elle passent de longs moments à discuter de grossesse, d'allaitement, de positions d'accouchement, de layettes et autres sujets auxquels je n'entends rien et qui me laissent de glace.

Je me retire donc au sous-sol, espace personnel pour la durée de mon séjour ici. Fidèle à ma routine quotidienne, je ferme la porte, file vers la table de chevet où gît l'étui et m'empare du document rescapé. Du revers de la main, je balaie une poussière intempestive. Je le contemple, en hume la légère odeur décatie d'humidité et de fumée. Et je reprends ma lecture, là où je l'avais laissée. Je parcours le texte pour la quatrième fois et commence à le connaître par cœur. Néanmoins, chaque relecture apporte son lot de découvertes. Des points se précisent, des liens se créent entre certains éléments. Des métaphores ou des allusions s'éclairent. Mais dès le premier abord – et je ne suis pourtant pas un fin connaisseur en la matière – j'ai su que j'avais affaire à quelque chose de rare, ciselé comme un bijou d'exception.

Tout a commencé il y a environ deux mois. En m'affairant à préparer des boîtes en prévision de mon déménagement, j'ai résolu de farfouiller dans mes souvenirs d'école. Le sous-sol se divisait en deux sections ; une partie était rangée ; on y retrouvait des articles de camping, de vieux vêtements et accessoires d'hiver, des conserves et des marinades. L'autre, réservée aux paperasses familiales diverses et aux documents paternels en particulier, était un embrouillamini. Des tablettes jonchées de piles de papiers, des boîtes de toutes les couleurs en équilibre précaire les unes sur les autres, aux étiquettes parfois biffées ou réécrites tant de fois qu'elles en devenaient illisibles,

des seize classeurs éventrés d'une partie de leur contenu, redécouvert dans un recoin au hasard d'une investigation.

Après la mort de mon père, ma mère n'avait rien voulu jeter. Dans un souci de respect du défunt ou dans l'illusion de figer un restant de vie au travers de ses choses peut-être, elle avait cessé de s'aventurer dans cet endroit de la maison. Tout au plus, une fois l'an, elle y passait l'aspirateur ou débarrassait les encoignures des toiles d'araignées.

J'étais donc à la recherche de souvenirs d'enfance dignes d'être sauvegardés de l'oubli et ajoutés au trousseau que je tâchais de me constituer. Après une fouille sommaire dans les contenants étiquetés Bastien : maternelle, première année, où se trouvaient, du reste, des papiers bien ultérieurs à cette époque, je résolus de m'approcher du gros classeur de bois nimbé à mes yeux d'une certaine majesté. C'était là où mon père rangeait ses préparations de cours, ses listes d'élèves, ses feuillets d'examens, ses propres travaux d'université, ses diplômes, etc. J'avais déjà eu recours à ses cahiers de notes pour un travail de français portant sur une pièce de théâtre. Je n'avais d'ailleurs pas obtenu un résultat très brillant. Par la suite, j'avais réalisé pourquoi. Ses commentaires se bornaient à copier l'introduction de l'édition critique d'une œuvre théâtrale. Ce que j'avais repris mot pour mot en me croyant malin constituait donc un pur plagiat.

Autrement, jamais je n'avais osé m'attarder auprès de son classeur. J'appliquais, sans m'en rendre compte peut-être, la déférence voire la vénération posthume témoignée par ma mère. Ce jour-là pourtant, entraîné par une hardiesse inconnue, j'ai ouvert un des tiroirs. En glissant sur des rails détériorés par la rouille, il a dévoilé son contenu dans un grincement lugubre. Des noms d'auteurs, de théoriciens ou d'époques – correspondant à des courants en théâtre – étaient bien visibles, marqués au feutre. Certaines chemises n'étaient pas identifiées ou comportaient des numéros qui devaient correspondre aux codes des cours enseignés. Des heures durant, je me permis de consulter ses papiers, de déchiffrer ses griffonnages, ses commentaires truculents annexés parfois en marge, entrant progressivement dans un état second où j'avais l'impression de remonter le temps, de renouer, de fusionner avec lui, de sentir

presque son cœur palpiter à travers le mien et son sang couler dans mes veines.

Enfin, épuisé par cette émotion prégnante, je m'apprêtais à tout refermer quand un document épais, inséré dans une chemise beige anonyme, divisé en plusieurs sections brochées, attira mon attention. Je m'en emparai prudemment pour y jeter un coup d'œil. La première page était surmontée d'un titre : *Le Défet*. Je fis d'abord la grimace, croyant à une faute d'orthographe grossière, mais en remarquant le terme roman ajouté au-dessous, mes préjugés cédèrent place à l'ébahissement. Exit les soucis linguistiques, qu'est-ce qu'une petite erreur de langue devant une telle trouvaille ! J'en commençai la lecture avec fièvre pour la poursuivre jusqu'à une heure tardive avant de parvenir à m'en détacher. Peu à peu, les exigences du quotidien me rappelèrent à l'ordre. Paupières lourdes, borborygmes ; je tombais de sommeil, n'avais pas soupé et devais effectuer une visite de maison pour huit heures le lendemain à l'autre bout de la ville.

À la première occasion, je me suis replongé dans le manuscrit fascinant de mon père, dans cette histoire géniale se déroulant dans le milieu de l'imprimerie, parsemée de mystères, aux rebondissements multiples, au style achevé et à la voix unique. Trois jours plus tard, j'étais passé au travers. J'avais rarement été tenu en haleine de la sorte, entraîné dans un maelström de sensations diverses allant de l'affliction à l'euphorie en passant par la colère et l'empathie. Il me tardait de confirmer mes impressions auprès d'une autre personne.

Étais-je le seul à voir en ce manuscrit un chef d'œuvre ? Mon jugement était-il altéré par ma dévotion face à tout ce qui se rapportait à l'image paternelle ? Ma première intention avait été d'en aviser ma mère et de lui demander conseil après lui avoir fait lire le texte. Mais, après réflexion, je m'étais ravisé et mes plans avaient changé de façon assez abrupte.

Le sentiment éprouvé en parcourant l'œuvre de mon père ne pouvait pas être ignoré. L'osmose, la pénétration intime de son univers, ce sentiment de faire corps avec lui, de le sentir renaître, tel un phœnix, l'instant de la lecture – initiant un pacte entre le lecteur et l'auteur – tout cela devait trouver écho dans la démarche à emprunter. Aussi, avec l'assurance de celui qui a la foi, je

résolus de m'appropriier le texte, de le faire mien, de m'en attribuer les mérites et d'en récolter les honneurs.



*Gloriole à vendre*

de Rachel Laverdure

composé en Jenson corps 18

a été mis en ligne

en juillet deux mil douze.